

LE MONDE

Peter Eötvös par Judit Kele

Par RENAUD MACHART Publié le 03 octobre 1999

LES spectateurs ne comprendront pas grand-chose, en abordant *Les Trois Soeurs*, le premier volet d'un dyptique documentaire signé Judit Kele, consacré au compositeur et chef d'orchestre hongrois Peter Eötvös. Ils verront des hommes chantant comme des femmes, des mimiques étranges, une sorte de cérémonie japonisante mais jouée en russe. Ils seront cependant rassurés de voir Peter Eötvös, un barbu sympathique, faire travailler ses chanteurs. C'est si rare aujourd'hui qu'un compositeur se mette au piano et sache jouer sa propre musique...

Les Trois Soeurs, d'après Anton Tchekhov, c'est aussi, et d'abord, le titre du premier opéra de ce compositeur discret mais chef d'orchestre réputé (il fut notamment directeur musical de l'Ensemble InterContemporain, fondé et présidé par Pierre Boulez). C'est un « vrai » opéra - si l'on peut prétendre à une telle certitude. Disons que cette représentation musicale et scénique est faite d'ingrédients qui signalent un ouvrage lyrique : des chanteurs chantant par coeur, dans un décor et des costumes, un orchestre en fosse (il y en a même un second, masqué derrière le décor, que l'on entend comme filtré, belle idée impliquant une réalisation subtilement dosée).

Eötvös, qui n'est pas un naïf, n'a conçu ni un nouvel *Eugène Onéguine* ni une expérience propre à repousser le « grand public ». Son adaptation des *Trois Soeurs* plaira aussi à ceux qui détestent l'opéra mais raffolent de création musicale.

L'homme est sincère, attachant, ainsi que le montre *La Septième Porte*. Ce deuxième documentaire (qui sera diffusé aussi sur Arte, le 13 octobre à 21 h 45) aurait pu servir de prologue explicatif au premier. Judit Kele y livre avec art quelques éléments clés permettant de mieux comprendre ce Hongrois polyglotte ayant travaillé en Allemagne, en France, en Grande-Bretagne.

Ce portrait s'en tient à une approche discrète, parfois un rien artificieuse, mais sans volonté pédagogique trop marquée. Il faut lire entre les lignes. A cette condition, on comprendra la mort d'un fils pudiquement exprimée par de déchirantes images familiales, empreintes depuis d'un poids si particulier, qu'Eötvös et son épouse asiatique contemplant, douloureusement mais simplement.

On avait dit les limites et les mérites de cet intéressant film, lors de sa première diffusion, sur Muzik (« Le Monde Télévision » daté 27- 28 décembre 1998). Depuis, il a séduit les professionnels, qui lui ont décerné le Prix Sacem 1999 du meilleur documentaire musical, au Festival de Lussas.